

L'introuvable et non moins énigmatique « Roman de la poupée », de Franz Kafka



Nicolas Weill

Livres fantômes — 2/5 — Une source unique et peu fiable, aucune trace dans les archives de l'auteur du « Procès »... Pourtant, l'existence d'une fiction composée des lettres d'une poupée à sa jeune propriétaire reste une légende vivace

Franz Kafka (1883-1924) a-t-il ou non écrit un roman sous la forme de lettres d'une poupée ? Si tel était le cas, il faudrait l'ajouter aux trois autres chefs-d'œuvre inachevés que sont *L'Amérique*, *Le Procès* et *Le Château*, tous publiés à titre posthume. Mais Kafka n'y fait nulle part allusion dans la masse de journaux, de carnets, de correspondance et de manuscrits qu'il a laissés à sa mort, témoignage sans pareil de l'existence d'un génie fauché trop tôt par la tuberculose. Ce texte n'en a pas moins encore récemment inspiré des auteurs, par exemple Fabrice Colin, dans *La Poupée de Kafka* (Actes Sud, 2016), ou Larissa Theule et Rebecca

Green, dans *Kafka et la poupée* (Des éléphants, 2023).

Bien que fantôme, ce roman constitue un défi pour les amateurs et spécialistes de l'œuvre de Franz Kafka, qui ne désespèrent pas de l'exhumer un jour. La période de son éventuelle rédaction, elle, peut être située avec précision : elle remonte à l'automne 1923. A cette époque, l'écrivain, déjà souffrant du mal qui va l'emporter un an plus tard, est sur le point de réaliser deux de ses rêves : il a enfin quitté Prague et sa famille pour Berlin, et il envisage concrètement de rompre avec le célibat pour vivre avec une femme, en l'occurrence la jeune juive polonaise Dora Diamant, ou Dymant (1900-1952), qui réside dans la capitale allemande.

Kafka a rencontré celle qu'il va demander en mariage en août 1923, dans la station balnéaire de Müritz (Allemagne), alors qu'elle s'occupait de la cantine d'une colonie de vacances juive. Fasciné par l'itinéraire de la jeune femme, issue d'un milieu orthodoxe mais en rupture avec la tradition, Kafka s'est d'autant plus rapproché d'elle qu'il s'est toujours intéressé aux questions d'éducation et d'enfance. Certes, il était conscient de manquer de légitimité en la matière, n'étant pas père lui-même. Il demandait néanmoins à ses correspondantes, qu'il s'agisse de ses sœurs ou de sa première fiancée, Felice Bauer (1887-1960) – elle aussi berlinoise –, de juger ses idées pédagogiques davantage même que sa personne.

Cet intérêt se reflète dans les éléments que l'on possède sur ce

« Roman de la poupée » supposé perdu, qui aurait été composé au cours d'une période formidablement productive malgré la faiblesse physique de l'auteur (en décembre 1923, Kafka commence à écrire *Le Terrier*). A ce moment, l'écrivain a trouvé à se loger dans le « Grand Berlin », au cœur du district de Steglitz. L'hyperinflation sévit, tandis que règne dans la capitale d'une Allemagne défaite le chaos politique et social admirablement décrit par le romancier allemand Alfred Döblin dans *Berlin Alexanderplatz* (1929 ; Gallimard, 1970). Kafka y vit donc chichement, sort peu et, pour tout loisir, se contente de promenades, accompagné parfois de Dora, dans le jardin botanique de Steglitz.

C'est là qu'un jour il aurait croisé une petite fille pleurant abondamment la perte de sa poupée. L'étranger pragois tente de consoler la fillette en prétendant que ladite poupée lui a envoyé un courrier et qu'il le lui remettrait dès le lendemain. Kafka explique à la petite que sa poupée a eu besoin de changer d'air, comme lui, du reste. Trois semaines durant, il apporte à l'enfant des missives décrivant par le menu la nouvelle vie du jouet égaré. La dernière annonce son mariage et le caractère définitif de son absence.

Or cet épisode à accents subtilement autobiographiques n'est connu que par le récit de Dora Diamant. Pour le biographe allemand de Kafka Reiner Stach (*Kafka. Le temps de la connaissance*, Le Cherche Midi, 2023), il n'est pas sans rappeler un des contes moraux du

pasteur et poète Jonathan Peter Hebel (1760-1828), auteur très apprécié par Kafka tout comme par ses quasi-contemporains Martin Heidegger et Walter Benjamin. « *Franz écrivait chaque phrase du roman avec une précision pleine d'humour qui rendait la situation pleinement acceptable* », affirme Dora de son côté. Cette dernière va jusqu'à tirer une « morale » de l'aventure : « *Franz avait résolu un petit conflit d'enfants par l'art, le moyen le plus efficace dont il disposait personnellement pour mettre de l'ordre dans le monde.* »

Un problème supplémentaire vient de ce que ce récit tardif n'a pas été écrit par Dora Diamant elle-même. Il a été consigné par la germaniste Marthe Robert (1914-1996). La traductrice de Kafka s'était en effet liée d'amitié avec Dora lors d'une visite que celle-ci avait effectuée à Paris, début 1950, afin de rencontrer le metteur en scène Jean-Louis Barrault, qui venait d'adapter *Le Procès* à la scène. Dora Diamant accorde à cette occasion une longue interview à Nicolas Baudy (1904-1971), directeur de la revue intellectuelle juive *Evidences* (février 1950), à laquelle assiste Marthe Robert. La traductrice se rend par la suite plusieurs fois à Londres, où Dora habite désormais. A sa mort, Marthe Robert, à titre d'hommage, publie dans *Evidences* des « Notes inédites de Dora Dymant sur Kafka » (novembre 1952), où apparaît pour la première fois le récit de la poupée, qu'elle affirme avoir noté à mesure que Dora parlait.

Dora ne fournit dans cette anecdote aucun indice sur le destin réservé

à cette correspondance supposée. Kafka a-t-il conservé les lettres ? Ont-elles trouvé place dans les carnets et papiers recueillis par Dora ? On sait que, sollicitée par l'écrivain tchèque puis israélien Max Brod (1884-1968), en quête des manuscrits de son ami défunt, Dora avait prétendu les avoir détruits à la demande de celui-ci alors qu'elle les avait, en réalité, gardés dans son appartement berlinois. Ou alors Kafka a-t-il donné les lettres à l'enfant ? Quoi qu'il en soit, toutes les tentatives lancées pour identifier la « petite fille du parc de Steglitz », en 1959 puis en 2000, sont demeurées vaines.

Le seul écho d'une rencontre dans ce jardin avec la jeunesse, cette fois de la main même de Kafka, n'a rien de la fable édifiante et pédagogique narrée par Dora. Reiner Stach, qui la cite, la trouve plutôt glaçante, quand on connaît la suite. « *J'ai eu une aventure dernièrement*, confie Kafka dans une lettre à sa sœur Elli Hermann d'octobre 1923. *J'étais assis au soleil dans le jardin botanique (...) lorsqu'une école de jeunes filles est passée. Parmi les filles, il y en avait une jolie, grande, blonde, garçonne, qui m'a souri d'un air coquet, a retroussé le museau et m'a crié quelque chose. Je lui ai bien sûr souri très chaleureusement en retour, même ensuite quand elle s'est retournée vers moi plusieurs fois avec ses amies. Jusqu'à ce que je comprenne ce qu'elle m'avait dit. "Juif", voilà ce qu'elle m'avait dit.* »

Faute de preuve directe, il demeure donc difficile d'admettre que le

« Roman de la poupée » soit autre chose qu'un mythe littéraire.

Certes, on a peine à croire que Dora puisse avoir forgé cet événement de toutes pièces. Mais son mensonge à Brod sur la conservation des manuscrits rend son témoignage problématique. Dans un recueil intitulé *Über Kafka* (Fischer, 1966, qui n'a pas été traduit comme tel en français), Max Brod livre d'ailleurs une version légèrement différente de l'affaire, qu'il a également apprise de Dora. Kafka aurait, selon lui, offert une autre poupée à la petite fille à la veille de son départ de Berlin, dénouement que Reiner Stach juge improbable, puisque, à la fin de son séjour berlinois, Kafka avait déménagé dans un autre quartier, Zehlendorf.

La confiscation par la Gestapo de tous les documents en la possession de Dora Diamant, en mars 1933, ajoute une couche d'opacité à l'affaire. Dora, alors mariée au communiste Luz Lask, arrêté et torturé par les nazis, voit son appartement berlinois perquisitionné en mars 1933. A l'issue de la seconde guerre mondiale, les Soviétiques s'emparent des archives de la Gestapo, qui aboutissent en Allemagne de l'Est (elles se trouvent aujourd'hui dans les Archives fédérales allemandes).

Exploitées par les services de renseignement plus que par les historiens et les critiques, elles n'ont jamais été vraiment classées ni triées comme il le faudrait pour des chercheurs. En tout cas, les sondes effectuées dans le but de trouver de nouveaux manuscrits de Kafka n'ont rien donné.